

MARTIN PEULLIER

Fréhel

La flamme sombre



Lauréat - Récits de vie

Prix des
ÉTOILES
— Librinova —

Martin Peullier

Fréhel

La flamme sombre

© Martin Peullier, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3270-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DU MÊME AUTEUR :

CHUTES
BIBLION

AVANT-PROPOS

Fréhel eut un destin extraordinaire qui fit d'une pauvre fillette des rues l'une des plus grandes vedettes de son temps. Mais malgré ses multiples talents, ses amours célèbres, malgré sa légende qui court encore aujourd'hui sur les boulevards, il existe peu d'archives écrites la concernant. Je me suis inspiré d'une biographie assez ancienne (il n'en existe qu'une), de quelques romans, des témoignages et récits d'autres artistes l'ayant connue, des thèses et travaux sur la chanson réaliste publiés en France ou ailleurs, d'émissions de télévision et de radio. J'ai également puisé, notamment pour la chronologie, dans un grand nombre d'articles de journaux d'époque que j'ai pu retrouver dans les Archives nationales. Toutes ces références sont précisées in extenso dans la bibliographie. Je me suis efforcé à la plus grande exactitude sur les dates et sur les événements. J'ai repris le phrasé et le vocabulaire de Fréhel aussi souvent que possible. Lorsque j'ai manqué d'informations, j'ai laissé mon imagination vagabonder, toujours en m'inspirant de sources écrites que j'ai indiquées dans mes notes au fil du récit.

PARTIE I
CONTRE VENTS ET MARÉES

CHAPITRE I

2 avril 1950

Ils me font marrer les badauds à me regarder du coin de l'œil. Il y a ceux qui me reconnaissent, ou croient me reconnaître, puis y'a les autres, là, les curieux, ceux qui veulent tout savoir sans rien payer. Ils ont ce petit air de pitié, tous. Non mais regardez-les ! Je vais te les toiser, l'œil torve, tu vas voir s'ils ne vont pas détourner le regard. Ils vont marcher encore quelques mètres, gênés, se hausser du col, se dire en leur for intérieur qu'ils n'en sont pas là où j'en suis, loin s'en faut. Croire aussi qu'ils y sont pour quelque chose... Je m'en fous pas mal ! Évidemment que je suis saoule, moche, pathétique à parler toute seule au milieu des pigeons... Et encore, j'ai pas amené mes chats ! Je leur en donne pour leur argent à ces messieurs-dames : une petite rasade de rouquin, une manche pour m'essuyer les lèvres et une bordée d'injures. Ils seront pas venus pour rien.

Il y a des fois, quand j'en tiens une bonne, je pousse la distraction jusqu'à chanter. Mais ce serait plutôt aux beaux jours, pas lorsqu'il fait froid. Aujourd'hui, il fait froid. Je reste sur mon banc, emmitouflée, je laisse défiler devant mes yeux ce beau monde sur lequel je régnais sans partage il y a près d'un demi-siècle dans ce quartier même. Je suis au bout du rouleau, je le sais, je n'ai pas besoin d'une explication de gravure. J'attends le grand plongeon. Mais attention, je n'ai pas peur. Et point de regrets non plus. J'ai vécu tellement plus que ce que le destin d'un pauvre hère des bas-fonds laissait à prévoir. Je suis née pauvre comme Job, je n'ai pas connu l'école, c'est entendu, ou pas beaucoup, mais à vingt ans, j'étais vedette. J'ai été fille, épouse, maîtresse, et bien pire encore ; j'ai côtoyé des princesses et le Tout-Paris, voyagé très loin, jusqu'à Constantinople... J'ai survécu à tout ! Même à la gloire.

Je garde mes dernières forces pour mes mémoires. L'année dernière, j'avais accordé des entretiens à un magazine pour payer mes dettes¹ ; seulement, c'est toujours pareil avec les journalistes, ils n'ont gardé de mon histoire que ce qui les arrangeait. N'empêche, ça m'a donné des idées. J'ai acheté un petit calepin, avec un crayon de papier, je vais dérouler le fil de ma vie en tentant de ne rien oublier dans ce fatras qu'est mon passé. Je noterai les grands moments, ceux qui ont façonné mon destin. Et lorsque j'aurai terminé, je donnerai mes notes à un bon ami, il s'occupera du reste.

Allez, bonnes gens, passez votre chemin, laissez-moi me rappeler le bon temps.

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de ma petite enfance, des bribes uniquement, et encore, ce ne sont peut-être que des anecdotes racontées par grand-mère que j'ai fini par ajouter à la liste de mes souvenirs sans m'en rendre compte. Disons qu'avant trois ans, mes fondations sont incertaines.

Je suis née à Paris, 109 boulevard Bessières, à 8 heures tout rond du matin. Ça n'a l'air de rien, mais c'est considérable quand on sait que mes parents venaient de la région de Plougasnou, à cinq cents kilomètres de là, et qu'ils n'étaient pas nombreux ceux qui quittaient la Bretagne sans y être forcés. Ils voulaient fêter le 14 juillet joyeusement, mes parents, quoi de plus normal, ils étaient encore jeunes, ils aimaient s'amuser... Ben je suis née le 13, un vendredi, juste pour les emmerder, tiens. Ça a dû leur gâcher leur congé ! Ils me l'ont bien fait payer, nous sommes quittes. Mais naître à Paris m'a donné de l'ambition. On peut regarder les choses de toutes les manières possibles, on ne m'enlèvera pas de l'idée qu'on ne naît pas à Paris un vendredi 13, à cinq cents kilomètres de chez soi, sans avoir un destin.

Voilà, j'avais un destin.

1891. L'année de ma naissance. L'année de la mort de Rimbaud. Ce n'est pas que j'y voie une relation de cause à effet, ni même que cet événement ait eu une influence notoire sur ma vie, mais c'est pour dire que je suis d'une génération toute proche de la sienne et que nous avons en commun d'avoir choisi une vie aventureuse nous ayant menés loin de chez nous. J'ai jamais chanté Rimbaud, je le regrette.

De mes parents, je sais peu, car chez moi, on ne parlait pas. Mon père prétendait qu'une seule histoire devait suffire à la gloire d'un homme, c'est dire si nos ambitions demeuraient modestes dans la famille. Mes parents se sont mariés le 31 juillet 1889, c'est écrit dans ces documents, noir sur blanc. Ma mère, la Marie-Jeanne, était née Daniel en 1869, à Locquirec ; mon père, lui, Yves, Yves-Marie d'après l'état civil, avait vu le jour pas bien loin en 1867, à Plouneventer. J'ignore où ils se sont rencontrés, ils ne me l'ont jamais dit. Papa travaillait dans les chemins de fer, maman se disait cuisinière. Je n'étais pas le fruit attendu d'un amour transi comme disent les poètes puisqu'on en parle, je n'étais même pas attendue du tout, pas souhaitée pour un sou. Je ne constituais pas une surprise non plus, faut pas pousser, juste une mauvaise nouvelle. D'ailleurs, dès qu'ils l'avaient pu, mes parents m'avaient confiée à ma grand-mère Marguerite ; elle vivait dans une ferme en Bretagne, à Primel-Trégastel, là où la terre se termine brutalement sans explication. C'est de cet abandon dont on

ne se remet jamais. Le rejet, c'est le sentiment humain le plus puissant qu'un mouflet peut ressentir, croyez-moi sur parole.

Ma grand-mère sentait l'eau. L'eau de Javel le matin. L'eau-de-vie l'après-midi. Je me demande ce qu'elle en faisait de l'eau de Javel parce que j'étais couverte de poux. Je sais par contre ce qu'elle faisait de l'eau-de-vie. Si j'avais besoin de quelque chose, fallait faire avant le soir ; après, grand-mère dormait de ses excès jusqu'au lendemain. Mais elle était bonne avec moi, douce et aimante, comme le sont les vraies grands-mères.

Proche de notre ferme vivaient ma tante Jeanne, la sœur de maman, et mon oncle Jean-Marie. C'est lui qui faisait vivre un peu tout le monde ici, il était marin-pêcheur. Jeanne, une grande femme mafflue et maternelle donnait un coup de main à grand-mère dès qu'elle le pouvait. Grand-mère affirmait qu'elle m'avait appris à marcher. Je ne m'en souviens pas. Ça doit être vrai vu que je me déplace assez bien sur mes deux jambes depuis lors.

À cette époque, je ne parlais pas. Ou très peu. Quasiment pas une phrase complète, à part en famille. Et encore ! Je me suis rattrapée. C'est peut-être de là que m'est venue l'envie de chanter : j'avais un retard de mots sur les autres. « Syndrome de l'abandon » pronostiqua un médecin à grand-mère un jour que j'étais malade. Allez savoir... La seule compagnie dont je me souviens, c'est celle d'une chatte revêche et d'une petite vache noire et blanche dont je buvais le lait chaud ; je n'avais sans doute point trop besoin de parler pour me faire comprendre, ça tombe sous le sens.

Les premiers souvenirs font des racines profondes. J'ai beau être née près de Bastille, la veille du 14 juillet, mon pays de cœur restera toujours Primel-Trégastel, ce petit port de pêche typique de la Bretagne autour duquel j'ai vu les premières choses de ma vie. La providence me donnait à choisir entre l'eau et la terre, le mystère du grand large et les petites ou grosses misères des hommes de la mer... J'ai le sentiment de n'avoir jamais su me décider. Je me suis construite en contrastes, je ressemble à mon pays austère et généreux, obstiné par nécessité, rebelle jusqu'à la déraison ; j'appartiens tout entière à ces contrées jusque dans mes excès, car c'est bien là-bas que ma vie a commencé.

Il y a dans le Finistère des âmes perdues qui rôdent entre le port et les récifs, elles entrent parfois dans les maisons avec le vent d'ouest et les marins. Petite, je les voyais distinctement flotter dans la lande, fines silhouettes dérisoires accrochées aux bruyères... Elles me servaient de guide et d'escorte jusqu'au

soir, présences réconfortantes nichées dans le décor de mon enfance, puis lorsqu'elles partaient retrouver le large au coucher du soleil, elles laissaient la place aux démons qui, déjà, peuplaient mes mauvais rêves. De là me vient cette étrange défiance à l'égard de la nuit et ce goût immodéré pour la mélancolie : j'attends l'aube.

Mais bien sûr, aujourd'hui, les silhouettes, je ne les vois plus.

J'ai conservé une photo de cette époque dans mes affaires. Je dois avoir trois ans, je regarde le photographe bien en face. Je suis correctement fagotée, tout ce qu'il y a de plus à la mode sans doute, mais ma bobine ne reflète pas la joie de vivre, c'est le moins qu'on puisse dire. Et mon Dieu, je ne cherche pas à le cacher. J'avais mes raisons : on m'avait habillée comme une Parisienne, avec des vêtements de la plus belle valenciennes. Ma mère me les envoyait par la poste, elle les tenait de sa patronne, une aristocrate qui les lui donnait pour moi. Charité chrétienne, disait-elle... Vraiment ? Personne, évidemment, ne s'habillait comme ça au village ! J'avais l'air d'une gourde, dame, au milieu des biau des autres, avec mes robes à carreaux et les petits nœuds sur la taille. Déjà qu'on me voyait dans le village comme une sans-famille... La honte, c'est la première émotion dont on se rappelle, bien avant l'amour.

J'ai souvent failli mourir dans ma vie, c'est une sorte d'habitude que j'ai prise très tôt. À trois ans et demi, par exemple, j'ai attrapé le croup² ! Grand-mère en parlait comme d'une épidémie de peste en baissant la voix pour ne pas attirer le mauvais œil. C'était tout juste si elle ne mettait pas une gousse d'ail sur la porte d'entrée. Fallait pas exagérer, mais enfin, tous les mômes n'en réchappaient pas.

Un matin, je me suis vidée de mon air ! Je pouvais plus respirer, j'étouffais. Et alors, une fièvre ! Ma gorge se serrait, mes poumons me brûlaient. J'étais au plus mal. Par chance, une Parisienne qui logeait au *Grand Hôtel* de Primel — je ne sais pas ce qu'elle faisait là — avait parlé du docteur Roux³ à grand-mère. Il sauvait des enfants à Paris. Ni une, ni deux, grand-mère m'avait emmenée à la capitale par le premier train du matin. Seigneur, toute fébrile, blanche comme un linge, le voyage m'avait paru si long... Nous n'avions pas de rendez-vous — grand-mère ne savait pas se servir d'un téléphone —, mais indifférente aux contingences de la capitale, elle s'était simplement installée dans la salle d'attente du médecin, la coiffe blanche en dentelles tremblante de résolution, et elle était restée dans la même position sans bouger jusqu'à ce que le médecin nous reçoive. Il y a fort à parier qu'elle y serait encore s'il ne l'avait pas fait. J'ai